



## Brizeux, inventeur de la Bretagne ?

Joseph Rio

► **To cite this version:**

Joseph Rio. Brizeux, inventeur de la Bretagne ?. La Bretagne Linguistique, Centre de Recherche Bretonne et Celtique, 2018, 22, pp.115-137. hal-02929402

**HAL Id: hal-02929402**

**<https://hal.univ-brest.fr/hal-02929402>**

Submitted on 3 Sep 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



---

## Brizeux, inventeur de la Bretagne ?

*Auguste Brizeux (1803–1858), the inventor of Brittany?*

Joseph Rio

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lbl/348>

### Éditeur

Université de Bretagne Occidentale – UBO

### Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2018

Pagination : 115-137

ISBN : 979-10-92331-40-0

ISSN : 1270-2412

### Référence électronique

Joseph Rio, « Brizeux, inventeur de la Bretagne ? », *La Bretagne Linguistique* [En ligne], 22 | 2018, mis en ligne le 01 mai 2020, consulté le 25 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lbl/348>

---



*La Bretagne Linguistique* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

Joseph RIO\*

## Brizeux, inventeur de la Bretagne ?

Pourquoi ce titre : « Brizeux, inventeur de la Bretagne ? » On se souvient de l'article de Catherine Bertho qui fit date en 1980 : « L'invention de la Bretagne. Genèse sociale d'un stéréotype ». La problématique qui y était étudiée portait sur « la genèse historique des représentations françaises de la bretonnité à partir de la Révolution<sup>1</sup> » ; Brizeux y était rapidement mentionné en note de bas de page, avec Cambry, Balzac, Souvestre, etc., comme « porteur de l'image de la province ». En 1888, lors de l'inauguration de la statue de Brizeux à Lorient, le régionaliste Léon Séché avait affirmé : « D'abord c'est lui qui a inventé la Bretagne. On ne la connaissait pas avant lui<sup>2</sup>. » Ainsi, cette formulation de l'invention de la Bretagne était en question, cela faisait déjà un siècle.

En effet, le recueil poétique *Marie*, dès sa parution en 1832, avait étonné et ravi le public. On ne pensait pas que la Bretagne pût être prise comme matériau littéraire et conduire au succès. Brizeux fut le premier à le faire. Ce projet essentiellement poétique évolua avec le temps, mais des années 1830 à sa mort en 1858, il vécut avec la Bretagne au cœur. Chacune de ses œuvres répondit à ces questions : comment dire, penser, représenter ce pays ? En 1840, dans la troisième édition de *Marie*, il formula, dans le poème « Le retour », au titre symbolique, le concept

---

\* Maître de conférences de breton & celtique à l'Université de Bretagne Sud (e.r.).

1. Catherine BERTHO, « L'invention de la Bretagne. Genèse sociale d'un stéréotype », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 35, 1980, p. 45-62.

2. Léon SÉCHÉ, *La Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou*, 8 et 9 septembre 1888, p. 327.

de « pays », précisant les valeurs culturelles singulières qui en étaient à la source et la vision esthétique qu'il y décelait :

« Bienheureux mon pays, pauvre et content de peu,  
S'il reste d'un pied sûr dans le sentier de Dieu,  
Fidèle au souvenir de ses nobles coutumes,  
Fier de son vieux langage et fier de ses costumes :  
Ensemble harmonieux de force et de beauté,  
Et qu'avec tant d'amour le premier j'ai chanté<sup>3</sup>. »

Bien que le temps du régionalisme littéraire à proprement parler ne fût pas encore venu, l'auteur de *Marie* avait déjà donné une vision significative de ce « pays » rural et du peuple qui l'habitait. Et il poursuivait ce projet – il était alors en train de composer *Les Bretons*<sup>4</sup> (publié en 1845). Dix années plus tard, dans son dernier recueil *Histoires poétiques*<sup>5</sup>, il souligna, dans une synthèse que l'on peut dire testamentaire, ce que la Bretagne avait représenté dans son cheminement littéraire :

« De ce pays, j'ai d'abord tracé une image légère dans l'idylle de *Marie*, puis un tableau étendu dans l'épopée rustique des *Bretons*, laquelle trouve son complément dans ces *Histoires poétiques*, et le recueil de *Primel et Nola*. [...] Enfin, issu de la race celtique, je ne devais pas négliger sa langue : plus d'un chant de la Harpe d'Armorique (*Télen Arvor*) destiné à raviver la pensée et la poésie nationales, s'est répandu dans nos campagnes. [...] »

Brizeux fut-il le premier à « chanter » la Bretagne ? On attribue généralement à Chateaubriand ce mérite pour avoir produit *René* (1805), *Les Martyrs* (1809) et les *Mémoires d'outre-tombe* (1848). En effet, le rêveur de Combourg qui avait vu le jour dans cette « province reculée » s'y était peint en mélancolique héros solitaire ; il y avait également situé les romanesques aventures de la druidesse Velléda, victime de sa passion amoureuse. Mais cette nature armoricaine, ce décor fictif gaulois-breton, sauvage et primitif, splendidement peint par l'enchanteur, rendait peu compte de la réalité historique de l'Armorique de cette époque. Il l'avait située au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère. Quant aux *Mémoires*

3. Auguste BRIZEUX, *Marie*, « Le retour », Bruxelles, Laurent, 1840, p. 320.

4. A. BRIZEUX, *Les Bretons*, Paris, P. Masgana, 1845.

5. A. BRIZEUX, *Histoires poétiques*, Paris, V. Lecou, 1855.

*d'outre-tombe*, ils furent publiés après sa mort en 1848 ; néanmoins, des extraits furent connus à partir des années 1840. Faut-il rappeler que Chateaubriand ne manifesta qu'un piètre intérêt pour son pays natal ? Il n'y revint plus après 1806.

Aussi le poète de *Marie* et des *Bretons*, attaché à broser « un fidèle tableau des mœurs présentes » de la Bretagne, comme il le souligna, avait-il ouvert, pour la première fois à son pays, un champ poétique nouveau. Son œuvre répondait à une tout autre esthétique que celle prônée par Chateaubriand.

De nos jours, Brizeux n'est que très rarement mentionné dans l'histoire littéraire de la France comme dans celle de la Bretagne ; le monde universitaire ne choisit guère ses œuvres comme objets d'études. Cet exposé se donne pour but d'attirer l'attention de nos contemporains sur la Bretagne inventée par Brizeux et sur le concept de « pays » qu'il lança, l'un des premiers, et sur la réflexion qui occupa constamment son esprit en matière de rénovation de la culture bretonne. Notre travail a tenté de mettre en valeur les temps les plus marquants du parcours intellectuel et artistique de ce poète, de son cheminement littéraire qui l'enracina réellement dans sa terre natale. Porté, autant par l'émergence du sentiment national qui traversait le continent européen, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, que par la sensibilité romantique qui le matérialisait par un attachement à la patrie, Brizeux fut un des premiers écrivains à produire une image sincère de la Bretagne. Aussi son œuvre devrait-elle interroger ceux qui, dans leurs recherches, font appel aujourd'hui aux notions de « local » et d'« identité », car elles se trouvent impliquées dans la définition et la mise en œuvre de la culture contemporaine.

Dans l'espace de cet article, je ne pourrai analyser toute l'œuvre de Brizeux ; je me limiterai donc à *Marie* et prendrai mes exemples dans les quatre éditions parues du vivant du poète (en 1832, 1836, 1840 et 1853), afin de montrer comment Brizeux, pendant deux décennies, a conçu, retouché, enrichi, cette thématique de « l'invention de la Bretagne ».

Dernière précision sur la documentation utilisée pour cette présentation : nous n'avons pas de manuscrits des œuvres de Brizeux ; il n'a pas laissé de mémoires, et ses préfaces sont en général peu explicites quant à son projet littéraire. La médiathèque de Lorient possède désormais un fonds Brizeux – le plus important de Bretagne – inventorié

et classé<sup>6</sup>. Ces documents – certains sont inédits, d'autres étaient peu accessibles jusqu'à maintenant, donc peu exploités –, ouvrent des perspectives nouvelles sur l'œuvre de Brizeux.

### **D'Arzano à Paris – Repères de son itinéraire intellectuel et littéraire**

Les quelques lignes de « l'Introduction » de *Histoires poétiques*, citées plus haut, pourraient laisser croire que Brizeux avait, dès la parution de *Marie*, comme dressé un plan de son œuvre. Son itinéraire poétique est plus complexe.

Nous ne pouvons nous attarder sur la biographie de Brizeux<sup>7</sup>, toutefois il est nécessaire de s'arrêter sur le moment d'Arzano, genèse de sa première œuvre éminemment bretonne, *Marie*. Elle est née des souvenirs de son enfance et de sa prime adolescence dans ce modeste village breton dans lequel il arriva à sept ans.

Né à Lorient le 12 septembre 1803, Julien Auguste Pélage Brizeux, fils d'un officier de santé de la marine d'État, perdit son père en 1810. Sa mère se remaria l'année suivante avec un négociant lorientais, Jacques Boyer. Cette même année, l'enfant fut confié aux soins de l'abbé Marie-Joseph Lenir, un parent de son père, recteur d'Arzano – commune située à quelques kilomètres de Lorient – qui avait fait de son presbytère une école destinée aux jeunes paysans des environs.

Arzano était un modeste bourg finistérien sans « éclat particulier<sup>8</sup> ». L'enfant de la ville y vécut cinq années fécondes intellectuellement et humainement : il y acquit une première culture humaniste en étudiant les auteurs latins que privilégiait l'abbé Lenir : César, Ovide et surtout Virgile. Tout en apprenant par cœur des tirades des *Bucoliques* et des *Géorgiques*, le tout jeune élève semblait goûter également les astrei-

---

6. La médiathèque de Lorient possède depuis les années 1970 un fonds Brizeux (noté ici MLFB), qui n'avait jamais été totalement inventorié. Après un travail de plusieurs années avec l'équipe de la salle Bretagne, j'en achève l'inventaire et le classement chronologique. En 2019, ces documents seront consultables sur internet.

7. Sur la biographie de Brizeux, cf. Abbé LECIGNE, *Brizeux, sa vie et ses œuvres*, Lille, 1898 ; Georges MAHÉ, *Brizeux, Biographie et bibliographie critique de ses œuvres*, Thèse inédite, Rennes, 1972 ; Georges MAHÉ, *Brizeux, Essai de Biographie*, Paris, Klincksieck, 1969.

8. Les citations proviennent dans leur grande majorité du recueil *Marie*. Pour ne pas alourdir l'appareil des notes de bas de pages, je n'ai pas détaillé leur provenance.

gnantes pratiques religieuses – leçons de catéchisme, messes avec cantiques bretons, « offices sans fin chantés à pleine tête ».

Innovation culturelle pour le citadin francisant de Lorient : dans ce bourg bretonnant, il fut amené à apprendre la langue de ce monde rural ; c'était celle qu'utilisaient quotidiennement ses nouveaux camarades, « Albin, Elô, Daniel », etc., « jeunes paysans aux longs cheveux flottants et aux costumes étranges », si différents de lui, mais avec qui il découvrit la vie quotidienne de la campagne, ses mœurs et coutumes particulières.

Arzano fut pour lui un monde d'une assez grande liberté dans lequel il fut heureux, ainsi qu'il le souligna. Car, dans cette nouvelle vie, surgit Marie, une paysanne, son aînée d'un an et demi. L'écolier l'entrevit à l'église. Comme tous les enfants des environs, elle venait de son village, Le Moustoir, au catéchisme, à la messe, en l'église du bourg. Elle suscita trouble et émotion chez l'adolescent coupé de sa famille ; il aima cette « jeune et douce créature », ne sachant pourquoi. Marie fut une rencontre affective essentielle dans cette vie d'étude auprès du vieux prêtre, même aimé.

Pour l'écolier, les cinq années d'Arzano furent un temps majeur dans sa formation intellectuelle, sociale, affective et poétique. Elles ont déterminé son inspiration bretonne, irrigué la suite de son œuvre qui prit indéniablement racine dans ce bourg.

Puis, Brizeux fut envoyé à Vannes et à Arras pour poursuivre ses études secondaires. En 1816, à Vannes : de la cinquième à la troisième, il fut excellent collégien, faisant preuve d'un sens inné du latin ; il cumula les prix : « première croix », titre d'*Imperator*, etc. Enfin, au collège royal d'Arras, de 1819 à 1822. La vie dans ce pensionnat lui fut pénible ; il se disait nostalgique de Vannes. Il avouait qu'il faisait des « pièces de vers » au lieu de travailler « le système métrique ». Toutefois, il fut reçu bachelier ès lettres en 1822 devant l'Académie de Douai.

Après un stage chez un avoué de Lorient – sa mère voulait qu'il fût notaire – le jeune homme, à la rentrée de 1823, s'inscrivit à la Faculté de droit de Paris. Il obtint le grade de bachelier en droit, en juillet 1826. Cependant, il n'envisageait guère une carrière dans le monde juridique. En introduction à ses œuvres, Saint-René Taillandier, l'ami du poète, chez qui il mourut, à Montpellier, résuma cette période ainsi :

« Il passa plusieurs années à Paris, fort peu assidu aux cours de l'École de droit, mais visitant les musées, étudiant dans les bibliothèques, [...] s'exaltant aux leçons de M. Cousin, et bientôt initié, auprès de M. Alfred de Vigny, aux plus suaves délicatesses de l'art nouveau. Il avait décidément renoncé à l'étude du droit pour courir les chances de la vie littéraire<sup>9</sup>. »

En effet, pendant presque une dizaine d'années, Brizeux vécut, résolument parisien, s'installant rapidement dans la vie intellectuelle et littéraire de la capitale. Attiré par le mouvement artistique romantique, il fréquentait les ateliers en vogue des jeunes peintres, Eugène Devéria, Ziegler, Tony Johannot, Ingres. Il en oubliait la Bretagne et Lorient. En collaboration avec Philippe Busoni, il écrivit une comédie en un acte et en vers, *Racine* (1826). En 1829, les mêmes deux collaborateurs publièrent un roman historique : *Les Mémoires de Madame de La Vallière*.

Au cours de ces années, le jeune homme évoluait dans le réseau important des poètes romantiques de sa génération : Auguste Barbier, Sainte-Beuve, Émile et Antoni Deschamps, Alfred de Vigny, Victor Hugo, Alfred de Musset, Pétrus Borel, Gustave Planche... Des amitiés solides se nouèrent. On appréciait sa compagnie, on l'invitait à des soirées poétiques. Il fréquentait assidûment les théâtres. Il se fit défenseur des idées romantiques, recruté et recruteur de « conjurés » pour assurer à Vigny, en 1829, le succès de son *More de Venise*. Il fut du combat d'*Hernani* en 1830 et, en 1831, il était encore de la partie, pour la représentation de *Marion Delorme* interdite en 1829, par la censure de la Restauration.

En 1829 et 1830, ce réseau de connaissances lui permit d'avoir des entrées dans le monde du journalisme – au *Mercur du XIX<sup>e</sup> siècle*, au *Journal des Débats*, au *Globe*, et à la *Revue des Deux Mondes*. Ses articles de critique littéraire sur Vigny notamment, laissent transparaître déjà une plume d'expert, mais avant tout un romantique à la recherche de son art, de son propre « moi » de poète.

Ce fut au cours de ces années qu'il découvrit les poètes lakistes d'outre-Manche, admirés pour leur peinture de la nature, des lacs, de la mer déchaînée, et des paysages, etc. Certains de ses amis parisiens

---

9. A. BRIZEUX, *Œuvres complètes de Auguste Brizeux précédées d'une notice par Saint-René Taillandier*, Paris, Michel Lévy frères, 1860.

– De Wailly, Fontaney, Barbier, Vigny, Sainte-Beuve, en étaient des traducteurs<sup>10</sup>. L'admirateur de Virgile, de Racine, de La Fontaine, de Chénier, de Lamartine, bien que sensible à l'héritage français de Rousseau et de Chateaubriand, exprima, dès 1829, son goût profond de « cette mélancolie rêveuse, cette poésie intérieure venue du Nord », ainsi qu'il l'écrivit dans un article sur Vigny. *Marie* était alors sur le métier. S'il fit peu mention de ces modernes d'outre-Manche – Burns, Wordsworth, Coleridge, Shelley, alors qu'il citait volontiers Shakespeare, Ossian, Walter Scott, Byron, on peut affirmer avec plusieurs critiques de l'époque<sup>11</sup>, que l'invention du paysage breton et le chant à la terre natale durent beaucoup au prisme poétique finement taillé par les lakistes. Barbier en visite à Londres, en juin 1833, lui écrivait :

« Imaginez-vous, mon cher ami, que Byron est en Angleterre peu goûté aujourd'hui. Scott est le roi de la pensée. En poésie, on préfère à Byron, Wordsworth et Coleridge – puis le nouvel astre qui se lève et qui va nous éclipser tous les autres – est celui de Bysshe Shelley, l'ami de Byron, l'auteur de la Reine Mab. [...] Ô mon cher ami, comme je regrette de ne pas vous avoir eu pour compagnon dans cette promenade, comme cela vous allait, comme vous auriez été heureux<sup>12</sup> ! »

Complétons ce portrait intellectuel et moral de Brizeux par une approche politique de ses idées. À cette époque, le Breton de bientôt trente ans semblait plus engagé dans le camp libéral que ne l'a dessiné une image de conservateur forgée à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. S'il a très peu affiché dans ses écrits ses convictions politiques, on constate que son cercle de relations était surtout constitué de républicains, de libéraux et de saint-simoniens. Lors des Trois Glorieuses de 1830, il prit parti

---

10. Léon de Wailly avait traduit Burns. Antoine Fontaney avait donné l'un des premiers, des traductions de Wordsworth et de Byron dans *Ballades, mélodies et poésies diverses* (1829). Barbier traduira Coleridge.

11. Nisard, Magnin, Lacaussade, etc., firent des rapprochements entre les poètes d'outre-Manche et l'œuvre de Brizeux.

12. MLFB, lettre inédite du « 15 juin » 1833 ; l'année n'y est pas notée, mais Barbier était en Angleterre en juin 1833 ; il y fit un autre voyage en avril 1835. Cf. Jessie ROWLANDSON, « Auguste Barbier : sa vie et son œuvre », thèse de doctorat, Durham University, 1942. En ligne : <http://theses.dur.ac.uk/8388/> (consulté le 09/12/2017).

pour l'insurrection : le fusil en mains, il accompagna, avec quelques camarades libéraux, les troupes se dirigeant sur Rambouillet pour déloger définitivement Charles X. *Marie* en conserve quelques traces : trois poèmes datés d'août 1830 – les seuls datés du recueil – célèbrent la liberté et se font les échos d'idées saint-simoniennes qu'il devait partager.

Dernier point à souligner de cette époque : son indifférentisme en matière de religion, son abandon des pratiques religieuses. Il avait subi comme toute la jeunesse libérale, l'influence de Victor Cousin<sup>13</sup> dont l'éclectisme prônait le libre examen des dogmes. Son approche du christianisme dévoile un rationalisme assumé : Jésus n'était pour lui qu'un « philosophe Essénien ». Peu lui importait qu'il fût « Homme ou Christ », déclarait-il dans le *Marie* de 1832. Le disciple de l'abbé Lenir constatait :

« Christ, après deux mille ans, tes temples sont déserts,  
Et l'on dit que ton nom s'éteint dans l'univers » [...]
   
« Dans l'oubli de la foi l'homme enfin se repose
   
Il use de ses jours sans en chercher la cause<sup>14</sup>... »

Ce sont là les traits les plus notoires de la trajectoire intellectuelle et littéraire de Brizeux, au cours de ses années parisiennes. Il était intégré dans un réseau littéraire de premier plan, nullement breton ; cependant, à cette époque, il nourrissait pour la Bretagne un intérêt manifeste, voire très sensible.

### Les chemins de la bretonnité

Du droit à la poésie, le chemin de l'étudiant juriste dut passer par la Faculté des lettres de Paris – nous n'avons aucune trace de son inscription, mais vraisemblablement, il y suivit des cours. En effet, une lettre de décembre 1826, adressée à M. Burnouf, professeur de poésie latine à cette Faculté, présente un Brizeux, héritier des celtomanes, qui portait intérêt à la mythologie des Celtes et à la langue bretonne. Ce

13. Après son retour d'Allemagne, en 1828, Cousin occupa à nouveau, en Sorbonne, sa chaire d'Histoire de la philosophie moderne. Héritier de 1789, il dénonça le cléricalisme et le conservatisme ; il déniait à la religion chrétienne sa force dogmatique et sa position privilégiée.

14. A. BRIZEUX, *Marie*, « Jésus », *op. cit.*, p. 211-216.

professeur passait en revue « l'avis de plusieurs savants » concernant l'origine du « culte particulier que les Germains et les Gaulois rendaient à Mercure », les uns y voyant « le Teutatès des Gaulois ou l'Odin des peuples du Nord », un autre ne voulant voir, lui, « dans le Teutatès de nos ancêtres que le Théos des Grecs ou le Deus des Latins ». Brizeux, quelque peu celtomane, lui proposa d'expliquer l'origine du Teutatès gaulois par le breton :

« [...] je crois qu'on peut donner plus simplement l'intelligence du mot Teutates. Le Celtique parlé encore dans un coin de France, ou moins orgueilleusement le Bas-Breton, nous fournira cette explication. Chez eux Teutatès signifierait père du peuple : du mot Tat ou Thatt (père) et du mot Tut ou Thutt qui exprime une grande quantité de personnes – beaucoup de gens, les gens [...] Je désirerais d'autant plus vous faire agréer cette explication qu'elle me paraît simple et naturellement venue et qu'elle peut encore porter à l'étude d'une langue capable de résoudre plusieurs problèmes philologiques, et qu'on affecte de les mépriser que parce qu'on ne les connaît pas<sup>15</sup> ».

Explication philologique bien sommaire, mais ces lignes révèlent, d'une part, le contexte intellectuel celtiste des premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle qui modela Brizeux (*Mémoires* de l'Académie celtique – créée en 1805 –, mythologie des origines gauloises, Armorique conservatoire de la celticité originelle de l'Occident) et, d'autre part, l'état d'esprit de l'étudiant Brizeux en qui la flamme allumée par les écrits des celtomanes du siècle précédent brûlait encore intensément. Traces d'un dialogue avec le passé – que ceux-ci avaient déclaré « celtique » – propres à féconder l'idée de chanter la Bretagne.

Une autre lettre de septembre 1828 éclaire particulièrement le projet du futur chantre de *Marie*, voire elle révèle que le processus créateur de ce recueil était enclenché. Revenu à Arzano en septembre 1828, Brizeux avait rencontré Marie pour la dernière fois, sous le porche de l'église<sup>16</sup>. Quelques jours plus tard, de Lorient, le 29 de ce mois, il se confiait à un ami :

15. MLFB, lettre du 12 décembre 1826. Mots soulignés par Brizeux lui-même, dans sa lettre.

16. Brizeux avait conservé un précieux souvenir de ce « pèlerinage » à Arzano, aujourd'hui

« Cette sombre terre d'Armorique est vraiment une terre<sup>17</sup> de poésie, mais il faut pour la rendre la distance et le souvenir. Je sème aujourd'hui, recueillerai-je jamais ? Enfin je vis dans nos bruyères et nos pierres druidiques. Dans le sel de nos vagues j'ai tâché de me retremper, d'effacer toute une rouille de civilisation. J'ai ravivé mon oreille aux sons rauques et chers du celtique. Je me sens un homme neuf<sup>18</sup>. »

En 1829, il commença à rédiger des carnets, *Courses en Bretagne* ; ceux-ci ainsi que sa correspondance fournissent des données significatives sur ses retrouvailles émues avec la terre de son enfance<sup>19</sup>. Cette année-là, le poète en herbe effectua une première visite à Scaër (Finistère). Il y revint les années suivantes, y séjournant assez longuement, ayant des contacts ouverts, profondément amicaux, avec les paysans, participant à leur rythme de vie quotidienne, à leurs fêtes, à l'occasion à leurs travaux, curieux de leurs mœurs – qu'il voyait « antiques », « celtiques » –, de leurs costumes, pratiquant quotidiennement la langue bretonne, bref découvrant « la vie simple et franche du Breton ».

### De Maï, la Bretonne... aux Bretons

*Marie*, l'œuvre bretonne qui fit la célébrité de Brizeux, parut le 15 novembre 1831, sans nom d'auteur, portant la seule indication « roman », et la date 1832. Quelques années plus tard, Brizeux présenta son recueil en quelques mots : « Une histoire d'amour, entremêlée d'épisodes et d'idées. » Cette « histoire d'amour » tenait seulement en neuf poèmes (sur quarante et un ; huit intitulés « Marie<sup>20</sup> »), qui, néanmoins, structuraient l'œuvre poétique – ils rappelaient divers épisodes de l'idylle amoureuse de l'adolescent d'Arzano avec Marie – ;

---

à la médiathèque de Lorient : au Pont-Kerlo, il avait cueilli des feuilles de buis ; elles se trouvent encore empaquetées avec des épingles achetées lors du pardon. Un mot en précise l'origine : « Épingles bretonnes achetées à Arzano, la dernière fois que je vis Marie. »

17. Le manuscrit est un brouillon de Brizeux : on peut aussi bien lire « livre » que « terre »...

18. MLFB, lettre du 29 septembre 1829.

19. Cf. Joseph RIO, « Carnac, Un inédit de Brizeux de 1835 », dans Fañch Postic (dir.), *La Bretagne du cœur aux lèvres. Mélanges offerts à Donatien Laurent*, Rennes, PUR, 2009.

20. L'édition de 1836 contient 50 pièces dont 12 intitulées « Marie » ; celle de 1840 (53 pièces) et celle de 1853 (52 pièces), contiennent également 12 pièces « Marie ».

une dizaine d'autres avaient encore trait à la Bretagne, les vingt autres avaient une teneur philosophique, morale, religieuse et même politique. Le temps passant, Brizeux qualifia ces poèmes « Marie » d'« élégies », mais dans cette première édition, ils avaient été écrits dans la remémoration du « temps des nids et des chansons / Et [du] jeu d'osselets derrière les buissons ». Ils ne racontaient pas à proprement parler une histoire d'amour mais les jeux amoureux d'un écolier de douze-treize ans invinciblement attiré par Marie dont le souvenir lui était revenu à Paris. Dans les éditions suivantes, Brizeux s'attacha à accentuer la bretonnité de l'œuvre et à enrichir le symbolisme des héros.

Ce petit « roman » breton fit l'originalité de Brizeux, coup d'essai et coup de maître. L'histoire réelle, nous n'en savons pas grand-chose. Seules, les pièces du recueil la racontent<sup>21</sup>. La silhouette de Marie, sa personnalité, il les dessina à grands traits dans les premiers poèmes : une « enfant rieuse, qu'à son corsage plat, son pied vif et léger, / On eût prise de loin pour un jeune berger », une grande gamine espiègle, pleine de vivacité – Marie « arrivait pieds nus à l'église du bourg » pour le catéchisme ou pour la messe. Elle s'en retournait chez elle en courant :

« Long-temps je la suivais ; mais rendu, hors d'haleine,  
Je la voyais au loin se perdre dans la plaine,  
Et du haut d'un talus, svelte, et d'un air vainqueur,  
S'enfuir en me jetant quelque baiser moqueur<sup>22</sup>. » (édition de 1832)

Elle devait avoir un charme indéniable, Maï, la brune aux yeux noirs. Aussi, certains soirs, impatient, pieds nus, le pensionnaire du presbytère escaladait-il le mur clos du verger et courait au Moustoir pour tenter de la revoir. Le dimanche, lorsqu'elle arrivait à vêpres, « robe blanche, coiffe de lin », il croyait voir la Vierge. Tous la regardaient, admirant la « *flourenn ar vro* » (la fleur du pays). Ainsi, d'œillades dérobées en l'église

21. Elle s'appelait Marie-Renée Pellan, née au Cleuziou en Arzano, le 3 avril 1802. En 1824, elle épousa un laboureur, Thomas Bardouil, de Cléguer. Elle eut 4 enfants. Elle mourut à Kerhulvé, en Guilligomarc'h (Finistère), le 21 mai 1864.

22. La seconde édition de 1836 présentait la variante suivante : « La sauvage fuyait, et moi, jeune amoureux, / Je courais sur ses pas au fond du chemin creux. / Longtemps je la suivais sous le bois, dans la lande... / Enfin je m'arrêtais, ne pouvant plus la voir ; / Elle, courant toujours, arrivait au Moustoir. »

même, de courses effrénées d'après catéchisme dans la campagne environnante, d'escapades et de jeux sur les pentes de la Laïta, ces nouveaux camarades semblaient inséparables, jouissant d'une belle liberté dans cette nature protectrice : « seuls, en ce désert, et libres tout le jour », « laissant pendre, en riant, [leurs] pieds au fil de l'eau ». On connaît le célèbre Pont Kerlô que de nombreux écoliers du XX<sup>e</sup> siècle ont naguère appris par cœur.

Puis vint la séparation, départ pour le collège de Vannes. Le collégien revint à Arzano, six mois plus tard, revit Marie, mais demeura figé devant elle, intimidé comme devant une « grande dame ». Ainsi, cette amitié amoureuse se termina par un « adieu » de la jeune fille, « grave et tendre à la fois ». La « brune Marie avec sa coiffe blanche », une dernière fois l'écouta « sous le porche de l'église un dimanche » mais, toute « distraite et sérieuse », elle ne répondit pas à ses propos. Puis ce fut Arras, puis Paris. La vie de Marie par la suite, Brizeux la résuma ainsi : « Un mari, des enfants, c'est tout » ; « pauvre fermière », « soumise en son ménage », « s'occupant de ses enfants ». Ni une muse. Ni une héroïne de roman.

Cependant cette vie d'adolescents sans histoire toucha d'emblée le public parisien et breton. L'évocation de la vie à la campagne, le sort de Marie, son statut social de « pauvre fermière » ne rebutèrent pas le lectorat attiré en ces temps par les poètes romantiques. Ce fut surtout à la fin du siècle, quand différentes publications<sup>23</sup> firent connaître les œuvres de Brizeux, que le public populaire et bretonnant découvrit ce recueil, l'école – républicaine comme confessionnelle – s'attachant à en faire goûter les principaux poèmes.

### **Une période de bretonnitude exaltée**

Une seconde édition de *Marie* parut en 1836, toujours sans nom d'auteur. Brizeux avait repris, retouché plusieurs pièces, en avait augmenté le recueil d'une dizaine et avait remanié avec soin l'organisation interne. Elle appelle quelques précisions car plusieurs poèmes ajoutés témoignaient du franchissement d'un palier complémentaire dans la célébration du « pays » : une bretonnitude exaltée s'y fait entendre. L'un

---

23. Notamment les éditions Lemerre qui firent paraître, en 4 volumes, les *Œuvres complètes* de Brizeux (1879-1884).

d'entre eux, « Second retour », au titre symbolique, insiste sur la figure du « barde » reprenant pied avec sa terre :

« Bourgs d'Ellé, je reviens ! Accueillez votre barde !  
Vieux Mathelinn, l'aveugle, allons, prends ta bombarde !  
Place-toi sur ta porte, et pour moi joue un air  
Quand je traverserai le pont du Gorré-Ker<sup>24</sup> ! »

Cette strophe-refrain – elle sera reprise par trois fois dans l'édition de 1840 –, mettait en scène le poète à son entrée en Basse-Bretagne. Retour au « pays », retrouvailles en Cornouaille, l'apostrophe à Mathelinn an Dall en était le signal. La bombarde surgissait d'un temps antérieur et intérieur... Échos acousmatiques qui vibraient en lui en ce moment clé, en ce lieu où le vieil aède devait l'introniser. Cette scénographie théâtrale affichait avec emphase son « re-paiement », son appartenance à la bretonnité. La subjectivité du poète éclatait dans un univers sonore, festif ; ce n'était plus le romantique qui cultivait « ce vague », « ce demi-jour mystérieux » pour se masquer. Un « moi » omniprésent. Un pseudo-dialogue : l'interlocuteur était absent. Une réconciliation euphorique avec soi-même ? « Je me sens un homme neuf », écrivait-il en 1828. Il s'était « retrempe » ; il avait « ravivé [son] oreille [à la fois] aux sons rauques et chers du celtique » et à l'instrument emblématique du « pays ». Une énonciation qu'il faudrait analyser plus longuement : à la fois dramatique, lyrique et musicale, autant par les ruptures métriques, les jeux rythmiques et phoniques de la strophe que par la bombarde évoquée.

Le dernier poème du recueil, ajouté lui aussi, accomplissait ce retour dans un monologue constitué de distiques vibrants, clamés dans un épique mouvement conclusif. Du « je », le barde passait au « nous », étouffant sa voix de « linot » pour l'enfler en celle des siens :

« Oui ! nous sommes encor les hommes d'Armorique !  
La race courageuse et pourtant pacifique !  
La race sur le dos portant de longs cheveux,

---

24. A. BRIZEUX, *Marie*, *op. cit.* (1836), p. 322. Le prénom Mathelinn renvoie au célèbre sonneur de bombarde Mathurin Furic, (1789-1859), dit Mathelinn an Dall (Mathurin l'aveugle). Né à Quimperlé (Finistère), particulièrement apprécié dans les fêtes et pardons de la région. L'Ellé coule à Quimperlé. Le Gorré-Ker est la ville haute de Quimperlé.

Que rien ne peut dompter quand elle a dit : “Je veux !”  
 Nous avons un cœur franc pour détester les traîtres !  
 Nous adorons Jésus, le dieu de nos ancêtres !  
 Les chansons d’autrefois toujours nous les chantons :  
 Oh ! nous ne sommes pas les derniers des Bretons !  
 Le vieux sang de tes fils coule encor dans nos veines,  
 Ô terre de granit recouverte de chênes<sup>25</sup> ! »

Ces vers peuvent étonner aujourd’hui. Cette effervescence patriotique, cette exaltation « nationalitaire », peuvent-elles s’expliquer par le contexte général de la découverte des « nationalités » ? Peut-on y voir une évolution intellectuelle, voire politique, de Brizeux partageant le « patriotisme ultra breton » de certains légitimistes qu’il fréquentait alors à Paris ? Ce positionnement particulier mérite discussion, mais je ne pourrai l’entamer ici. Je me contenterai de signaler les relations amicales de Brizeux avec les aristocrates bretons, La Villemarqué, Vincent Audren de Kerdrel, etc., qui se retrouvaient, depuis 1836, chez De Gourcuff ou dans la Mansarde des frères de Courcy, rue de la Victoire<sup>26</sup>. La Villemarqué reconnut que « les plus jeunes, les plus passionnés rêvaient, hélas ! le rétablissement de notre vieille indépendance, en dépit des ruines que le temps a faites<sup>27</sup> ». Francis Gourvil et Jean-Yves Guiomar ont amplement analysé ce contexte politique et littéraire. La génération bretoniste se constituait. « Bastion de solide résistance aux idées nouvelles postrévolutionnaires », analysait naguère Michel Denis, s’affichant comme « un rempart opposé à la pénétration de la modernité et une riposte aristocratique, dirigée contre la France postrévolutionnaire bourgeoise et irréligieuse<sup>28</sup> ».

Un mot de réponse toutefois. Si Brizeux connut le renouveau des « nationalités », la question nationale bretonne le laissa indifférent. Il se

25. A. BRIZEUX, *Marie*, *op. cit.*, 1836.

26. Sur cette question, voir notamment Francis GOURVIL, *Théodore-Claude-Henri Hersart de la Villemarqué (1815-1895)* et le *Barzaz-Breiz (1839-1845-1867)*, Rennes, Oberthur, 1960 ; Jean-Yves GUIOMAR, *Le Bretonisme, Les historiens bretons au XIX<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.* ; Fañch POSTIC, « Dans la mansarde des frères de Courcy – Un petit cénacle breton à Paris à la fin des années 1830 », *La Bretagne du cœur aux lèvres...*, *op. cit.*, p. 153-164.

27. Théodore HERSART DE LA VILLEMARQUÉ, « Revue de la poésie bretonne contemporaine », *Revue de l’Armorique et de l’Ouest*, sept. 1843, p. 103.

28. Michel DENIS, *La Bretagne des Blancs et des Bleus (1815-1880)*, Rennes, Ouest France, 2003, p. 640.

passionna seulement pour la dimension culturelle bretonne : « raviver la pensée et la poésie nationales », écrivit-il. Le chant du « pays » était une thématique qui tenait au cœur du poète, mais dans un processus de reconquête culturelle et d'expression poétique de la Bretagne.

Aussi, versifier dans « l'idiome national » fut-il dorénavant une autre étape de sa vie d'écrivain breton. Et un nouvel atout. En cette même année 1836, au printemps, lors d'un premier banquet breton à Paris, Brizeux entonna, sur l'air connu de « *Ann hani gôz* » (La vieille), son *Barzoneck pe Kanaouen ar Vrétoned* (Bardit ou Chant des Bretons). Ce chant déclencha dans la salle « une explosion d'enthousiasme difficile à rendre<sup>29</sup> ». Le refrain glorieusement identitaire disait : « *Ni zo bepred Bretoned / Bretoned, tud kaled*<sup>30</sup>. » Les couplets flattaient la singularité bretonne en même temps qu'ils la construisaient : Bretons primitifs – « *penn-baz* », « *bléo hir* », et « *bragou-braz* » (bâton noueux, cheveux longs, grandes braies), – aux traits « physiques et moraux » typiques célébrés par La Tour d'Auvergne –, vaillants à la guerre, attachés à leur pays, à leur biniou, à leur langue, et toujours fidèles au christianisme. Une bretonnité cultivant les spécificités propres du peuple. Un poème de la réédition de 1836, dédié à Audren de Kerdrel, « Rencontre sur Ar-Voden », présentait ce Breton vivant rencontré sur les chemins du « pays » : « grave laboureur », « vêtu des *bragou-brâz*, vieux costume des Gaules », « cheveux longs et flottans », portant « un bâton d'un houx vert et noueux ». Une vision primitiviste répondant au désir de rattacher le présent au passé « par les liens puissants du folklore », nouveau concept en vogue alors.

Brizeux pensait faire de ce *Barzoneck* l'hymne national de la Bretagne ; le barde s'employa à le faire imprimer à Quimper et à Morlaix, et à le distribuer aux chanteurs ambulants des campagnes bretonnes. Il l'avait, soulignait-il, « composé dans le dialecte de cornouaille, dialecte

29. T. HERSART DE LA VILLEMARQUÉ, « Épilogue. La Renaissance bretonne », *La Bretagne contemporaine*, Paris et Nantes, Henri Charpentier, 1867, t. III, p. 10 : « Personne, avant notre poète, n'avait songé à chanter en breton la Bretagne, la vraie Bretagne celtique. [...] Ce fut avec enthousiasme qu'elle accueillit la vraie muse bretonne, malgré son air timide et son accent parisien. La salle se leva tout entière, et reprit en chœur le refrain tant de fois répété depuis : « *Ni zo bepred Bretoned / Bretoned, tud kaled* », [nous sommes toujours Bretons, les Bretons, race forte], traduction de Brizeux.

30. A. BRIZEUX, *Œuvres complètes*, Paris, Dorchain, Garnier, 1910-1914, 4 vol., t. 1, p. 118.

initial, et surtout intelligible dans les quatre pays ». Ses vœux furent exaucés, la *Kanaouen* devint rapidement populaire : il eut le plaisir de l'entendre chanter, en août 1836, au pardon de Sainte-Anne-la-Palud et, fin septembre, à Scaër, pour le pardon de Koadri. À cette même époque, il composa d'autres chansons en breton qu'il fit éditer en feuilles volantes et en recueils, *Télen Arvor* (1837, 1839, 1842-1844 et 1849).

Autre fait remarquable qui révèle la passion de Brizeux à inventer la Bretagne : dans cette réédition de 1836, il inséra quelques expressions en breton – Marie dit au revoir à son ancien camarade : « *Kénavô, bugel Kez!* ». À noter encore sa volonté de suivre « rigoureusement les principes de M. Ar-Gonidek<sup>31</sup> », d'où une graphie bretonne soucieuse de restituer les noms de lieux et de personnes « tels qu'ils [étaient] prononcés par les Bretons », et il écrivit « *Ar-zanô, Kerné, Poull-dû, Izôl, Skorf, Penn'marc'h, Kemper, Komanâ, Ar-Men-touz,* etc. » Dans la troisième édition de 1840, Brizeux revint sur ces graphies bretonnes, certains de ses amis leur ayant attribué « un caractère parfois excessif ».

1836 marque encore une étape de Brizeux dans sa volonté de mettre en valeur la Bretagne, par sa toponymie : par un Arrêté du 18 juin, il fut chargé de mission par le ministère de l'Intérieur pour « recueillir dans l'histoire et dans les traditions de la Bretagne tous les documens qui [pouvaient] faire connaître l'origine des anciens monumens de ce pays... ». Il entama immédiatement ce travail, soucieux d'expliquer les noms de lieux, leurs « origines celtiques, historiques, religieuses » et de « prouver l'antiquité et la continuité de la langue ». En 1846, il adressa au ministère les trois volumes du Finistère, du Morbihan (*siè*) et des Côtes-du-Nord et en 1852, celui de la Loire-Inférieure<sup>32</sup>.

---

31. Brizeux dut rencontrer Le Gonidec vers la fin de 1835 ou le début de 1836. On connaît la personnalité de cette « âme de la colonie bretonne de la capitale » et son rôle au sein de la maison de Gourcuff. Réformateur du breton, il proposa un autre système orthographique ; en outre, il désirait épurer la langue des mots français et les remplacer par des néologismes d'origine celtique. Brizeux devint vite le disciple préféré du lexicographe.

32. Cf. Joseph RIO, « Le savoir toponymique en question dans les années 1840. La méthode de Brizeux critiquée par Audren de Kerdrel », dans Yves Coativy, Alain Gallicé, Laurent Hery, Dominique Le Page, *Jean-Christophe Cassard, Historien de la Bretagne*, Morlaix, Skol Vreizh, 2014.

Ainsi, ces années 1836-1846 furent pour le poète désormais connu, une période de bouillonnement intellectuel au service de la bretonnité. Brizeux élaborait son œuvre dans ce sens : une nationalité bretonne spécifique plongeant ses racines dans ses mœurs, son passé et sa langue, même si c'était pour la majeure partie, par l'entremise du français.

### **Marie, symbole de la Bretagne ?**

Piètre portrait de femme, d'amoureuse, Marie ne personnifiait, dans la première édition, qu'un souvenir d'enfance plein de charme dont le poète parisien avait conservé un souvenir ému. Les trois suivantes modifièrent très peu son image, cependant quelques retouches, quelques vers corrigés ou ajoutés firent que Marie fut de plus en plus perçue comme la figure symbolique de la Bretagne rurale, bretonnante, humble, noble dans sa simplicité, incarnant dorénavant le « pays Bretagne ». Dès l'édition de 1836, la jeune Maï, paysanne, « enfant rieuse », aimée de l'écolier du presbytère d'Arzano, s'estompa dans une « transfiguration » romantico-bretonne dont la clé est donnée dans l'emblématique proclamation de la dernière pièce du recueil que nous avons présentée plus haut.

Noël, messe de minuit célébrée dans la petite église d'Arzano, le poète revenu au pays y assistait ; tous les paysans communieraient, sauf lui qui, « seul encor », n'eut « point sa part de ce repas ». Du regard, il rechercha Marie dans la nombreuse assemblée. En vain ! Dans les éditions de 1836 et de 1840, on lit :

« Dans la paroisse en vain je la cherchai depuis :  
Elle a quitté sa ferme et quitté le pays ;  
Mais son sort, quel qu'il soit, m'entraînera moi-même :  
Car, les deux bras ouverts, je poursuis ce que j'aime. »

Dans celle de 1853, on trouve la variante définitive :

« Mais son sort, quel qu'il soit, m'entraînera moi-même :  
Je vais, les bras ouverts, suivant celle que j'aime. »

Là, le poème s'interrompait... Plus de voix ! « Ombre, immobile à ma place, muet... », avouait l'auteur, brisé, un vide glacial dans le cœur. Marie, à jamais disparue ?

Aussi, l'office achevé, en pleine nuit, retourna-t-il sur les hauts rochers brillants de gelée qui dominaient le Scorff et sa vallée, et de ce sommet symbolique, Hernani ossianique, Barde de Bretagne, retrouvant sa voix, il laissa éclater parmi les échos de la campagne un chant d'amour se terminant par cette proclamation furieusement identitaire : « Oui ! nous sommes encor les hommes d'Armorique ! » Étonnante incantation magique en fin de recueil qui fit reconnaître Brizeux comme le premier chanteur de la Bretagne. Par un magique processus de cristallisation poétique, Marie la « sauvage » était sublimée comme la Béatrice de Dante ou la Laure de Pétrarque. Dans la nuit sereine et glacée, le poète, amant passionné, avait fait de celle qui avait joué quelques scènes mémorables d'un roman d'enfance, sa Muse, l'héroïne de son « pays ».

Dans les éditions de *Marie* de 1832 et de 1836, on trouvait trois odes amoureuses dédiées à une mystérieuse E... évoquant l'amour charnel, les voluptés fleuries que le jeune homme avait goûtées en compagnie d'une beauté, lors d'une escapade hors de Paris. Brizeux les supprima dans les rééditions de 1840 et de 1853, c'est-à-dire quand il publia *Marie* sous son nom<sup>33</sup>. La jeune paysanne à qui le poète vouait encore un amour pur et idéal ne pouvait-elle souffrir ces confidences sensuelles, ardentes ?

Cet appel épique, romantique et « national », répondait par ailleurs aux débats idéologiques des années 1835-1840. Ils étaient très vraisemblablement une éloquente réponse au républicain Souvestre dont *Les derniers Bretons* étaient parus en 1836. Pour Brizeux, le monde breton entamait une renaissance...

### **Brizeux, peintre du paysage breton**

Il est une autre thématique qui témoigne, dès la parution de *Marie*, de l'invention poétique originale de Brizeux : le paysage breton. Et, au cours des rééditions de l'œuvre, il ne cessa d'en enrichir la peinture, d'en montrer les beautés plurielles.

Se dire passait par dire aussi son « pays ». En reproduire les paysages était une façon – peu exploitée jusqu'alors – de le dire : acquis à

---

33. Mais, après les avoir retouchées et y avoir ajouté deux autres poèmes, il les publia dans *Les Ternaires* (1841), puis dans les *Histoires Poétiques* (1855).

la poétique nouvelle, Brizeux devait mettre à l'épreuve sa propre créativité artistique pour « rendre de [son] univers » breton ce qu'il y avait lu. La représentation du pays – de son pays –, en littérature, était un enjeu poétique essentiel. Mais comment restituer ces lieux de son vécu quotidien et amoureux d'antan ?

Il considéra la nature paysagère d'Arzano, médiocrité d'un côté, beauté de l'autre : « La partie méridionale du pays [était] même fort aride et sèche » [...] mais « les rivières du Scorff et de l'Elé [avaient] cette beauté sauvage qui [plaisait] tant sous notre climat [...] rien n'[était] triste et imposant comme les eaux silencieuses du Scorff<sup>34</sup>. » Était-ce là la vision à donner de la Bretagne ? Il restait à trouver le mode de traitement de cette réalité paysagère – cadre, couleur locale, créativité poétique (lyrisme, description, invention métrique...). Dans les années 1828-1829, le poète affina sa réflexion concernant un art poétique qui lui fut propre. Analysant les « matériaux » choisis par Vigny : « mœurs, religion, costumes, beauté des sites, mélodie des noms, souvenirs antiques ou héroïsme moderne<sup>35</sup> », il en retint certains pour forger son idéal esthétique. Se souvenant de Virgile, transcendant la tradition descriptive des Delille et Chateaubriand, marquant sa différence par rapport aux romantiques de son temps, tirant parti des innovations des lakistes, il se forgea une conception du « Beau » en l'adaptant à la Bretagne.

En se faisant descripteur d'une nature spécifique, d'espaces bretons ignorés, le poète plia la réalité géographique de cet Arzano ordinaire aux modèles littéraires qu'il appréciait, donnant à ses tableaux une portée esthétique, culturelle et morale. Les sites et leur beauté, il les recomposait dans ses « songes [de citadin] les plus frais ». Son énonciation, comme produite *in situ*, actualisait les lieux de son enfance. Il fit le choix de fixer d'abord les éléments premiers, dominants, de la nature propre du pays : « la lande immense », « la lande tranquille », « la lande en fleurs », « les champs de blé noir », « les chênes au vert sombre », « les hameaux couverts d'ombre », « les murs gris des chaumières », « le courtil en fleur », « la rivière profonde », « la bruyère

34. Cf. A. BRIZEUX, *Marie, op. cit.*, 1832, p. V et VI.

35. Cf. A. BRIZEUX, « Hélène et poèmes, par M. A. de Vigny », *Le Mercure du XIX<sup>e</sup> siècle*, 1825.

déserte », « les beaux genêts fleuris », « les taillis », « les bois », « le menhir isolé » etc., comme un regard premier, sensible de découvreur. Ces éléments immédiatement perceptibles furent énoncés dans un langage délibérément non fleuri : vocabulaire simple et palette réduite à quelques couleurs. Des senteurs élémentaires et quelques échos feutrés agrémentaient par ailleurs la vision : « l'odeur de la forêt », « le murmure des pins », « le flot orange », « les cris de la mer », « les soupirs de la lande ». L'écriture mêlait le descriptif autant que le lyrique. Le bocage breton, l'environnement naturel, la diversité des panoramas, revivaient dans un ensemble typique que le lectorat reconnut comme familier, comme vrai.

Ainsi le « pays » surgissait d'un savoir-faire pictural. L'art de Brizeux recréait le réel, voire le rehaussait. Il exposa des sites variés, du paysage croqué en quelques traits essentiels, immédiats, au tableau composé du village, saisi dans sa complexité. Le poème « Ô maison du Moustoir », en est un bel exemple : agencement de différents éléments de l'extérieur, lointains et proches, détails de l'intérieur, personnages épars, ombres, lumières, etc. L'abbé Lecigne, admiratif, en proposa une analyse détaillée :

« [...] toutes les parties du tableau sont admirablement distribuées de façon à amener par degrés et à mettre en relief la figure qui le remplit et l'anime. C'est d'abord le village avec ses landes et la grêle fumée qui s'élève des toits, puis la cour de la ferme, le courtil en fleurs, le puits, les granges, les étables, les grands bœufs qui dorment. Nous franchissons le seuil : une salle noire où les rayons du soleil font danser la poussière ; à droite, le lit de chêne et son coffre ; à gauche, l'énorme bahut rempli de vases, de bassins et d'écuelles ; enfin, tout au fond, dans l'ombre, comme une apparition souriante, Marie qui tourne au rouet. Il y a dans cette peinture un art infini ; tous les objets apparaissent et s'effacent graduellement, chaque détail est amené dans une demi-lumière de façon à attirer le regard et à le fixer sur le personnage principal qui doit absorber l'attention. Mais cet art ne ressemble en rien au procédé artificiel ; la surprise finale est doucement préparée, sans effort, sans une ombre de recherche, par l'effacement progressif de tout ce qui n'est pas elle<sup>36</sup> ».

---

36. Abbé LECIGNE, *Brizeux, sa vie et ses œuvres*, op. cit., p. 480-481.

Si au XIX<sup>e</sup> siècle, ce fut principalement le roman qui produisit les décors et les paysages typiques dans lesquels étaient restituées les mœurs, les coutumes d'une région, d'un pays, – Walter Scott était l'exemple du moment, lui qui avait réussi à y incarner l'âme nationale – le créateur de *Marie*, gagné à cette école littéraire, y préluda remarquablement en poésie, premier effectivement, à célébrer dans une lumière nouvelle la Bretagne. Le paysage devint un référent de sa poétique et de sa bretonnité. Est-ce un hasard si de très nombreux peintres qui illustrèrent les thèmes bretons (paysages, scènes de mœurs, costumes, etc.), firent, au XIX<sup>e</sup> siècle, référence à Brizeux, choisissant des citations de *Marie* ou des *Bretons* comme titres de leurs tableaux ?

La réception de *Marie* fut unanime. La Villemarqué, épris d'admiration, éperdu d'émotion, reconnut en Brizeux « le grand Prince des bardes » que la Bretagne avait donné à la France « pour la rendre immortelle »<sup>37</sup>. Ces lignes qu'il écrivit en 1867 résumeraient assez bien ce qu'on pourrait appeler « l'effet » *Marie* :

« Je me rappelle encore l'impression que produisit sur moi ce volume quand il me tomba sous la main, à Paris, il y a trente ans. Je devinai d'où il venait, au parfum qu'il exhalait de bruyères, de genêts et de landes fleuries. Je l'emportai, je m'enfermai avec lui, dans ma chambre d'étudiant, je me mis à le lire. Avec quels battements de cœur ! ceux-là peuvent le deviner qui aiment leur pays et en sont éloignés. Le mien m'apparaissait dans toute sa jeunesse ; je voyais les lieux où j'avais passé mon enfance, nos landes, nos vallons, nos étangs, nos bois, les rives de l'Ellé, de l'Isole, du Laita.

Les grands ombrages de la forêt de Carnoët m'enveloppaient de fraîcheur ; j'entendais murmurer le vent dans les chênes, je respirais l'odeur résineuse des pins, l'odeur pénétrante des algues, je sentais la mer ! Enivré, je me levai, je répétais à haute voix, en parcourant ma chambre : “*Oh ! rendez-moi la mer et le bruit du rivage !*” Et je me pris de passion pour celui qui me rendait ma patrie. Il me la rendait avec ses paysages, ses costumes, ses usages, sous la figure d'une jeune paysanne simple, naïve, naturelle, qu'il avait aimée<sup>38</sup>... »

\*

37. T. HERSART DE LA VILLEMARQUÉ, *Écho de la Jeune France* du 15 mars 1836, p. 275.

38. T. HERSART DE LA VILLEMARQUÉ, *La Bretagne contemporaine*, *op. cit.*, p. 3.

Cette étude se donnait pour dessein d'interroger la trajectoire de Brizeux en tant qu'inventeur de la Bretagne et de poser aussi la question du silence dont il est quelque peu victime dans ce pays. Même si ce ne sont que quelques pages consacrées à *Marie*, il est possible malgré tout d'en tirer quelques conclusions. *Marie* fut le poème de la Bretagne retrouvée. En inventant, dans les années 1830, la thématique du « pays », Brizeux marqua un tournant dans la représentation de la Bretagne : sa poésie rompait avec le genre bucolique du XVIII<sup>e</sup> siècle – les bergeries enrubannées –, avec les élégiaques poésies catholiques ressassant la période révolutionnaire ainsi qu'avec le tableau chouan. Il donnait existence à une littérature bretonne qu'il rénovait, voire fondait. Cette première œuvre qui cultivait le matériau « local », était par ailleurs une gageure en matière de poésie, elle se situait en marge, en décalage, avec la modernité romantique dominante de la production littéraire parisienne. En inventant son propre domaine littéraire, le poète breton confrontait son projet poétique à une autre modernité littéraire.

À la mort de Brizeux, en 1858, son ami Auguste Lacaussade, poète de La Réunion, qui l'avait considéré comme un maître<sup>39</sup>, lui consacra un long article biographique dans lequel il analysa clairement ce qu'avait été son apport littéraire :

[*Marie* fut] « le livre de jeunesse de l'auteur [...] c'est là qu'il initie d'abord le monde des lettres aux mœurs et aux costumes de son Armorique [...] qu'il aura le premier chanté. [...] Sa muse, élevée à Paris, après avoir coudoyé les poètes de la cité et de la civilisation romantiques, devait changer de milieu pour se développer dans toute sa grâce originelle. [...] Avec un tact très intelligent, une rare intuition de sa force, il comprit que la gloire était pour lui là où était son cœur, c'est-à-dire dans les sentiments de sa race et les paysans de son pays. Il comprit qu'il avait à écrire une poésie locale et virginale, bretonne de caractères et de costumes. [...] En interrogeant les scènes de son enfance [...] le tableau et le cadre lui étaient à la fois donnés : il y avait là l'idylle agreste des landes à

---

39. Auguste Lacaussade découvrit dans *Marie* un modèle poétique l'engageant, lui aussi, à peindre son pays, sa Salazie, région de La Réunion dont il était originaire. Il publia en 1839 *Les Salaziennes*.

transporter dans notre littérature, l'élegie familière et domestique à continuer<sup>40</sup>. »

Ainsi, Brizeux fit bien œuvre de précurseur. La réception de *Marie* fut plus que bonne au XIX<sup>e</sup> siècle. Il apparaît nettement que sa créativité, comparée à celle de ses contemporains poètes bretons, Boulay-Paty, Turquety, Hippolyte Lucas, etc., émerge au-dessus de leur production : il avait osé, dans une parole poétique, parler de la vie rurale bretonne et la faire entrevoir, sentir, par le lectorat, comme étant la réalité.

En réhabilitant littérairement, culturellement, esthétiquement, la Bretagne à travers *Marie*, il a favorisé la prise de conscience chez de très nombreux Bretons que le « pays » avait également son génie propre, qu'il était possible de le « chanter », d'inventer une autre culture en parlant du « local ». Il fut de son siècle, de ce XIX<sup>e</sup> siècle au cours duquel romanciers et poètes – Balzac, George Sand, Gérard de Nerval, Flaubert, Mistral, etc. – firent de leurs régions, de leur pays natal, un objet de littérature apprécié.

Il reste à savoir si les thématiques nouvelles que l'auteur des *Bretons*, de *Télen Arvor* (*La Harpe d'Armorique*), de *La Fleur d'or*, des *Histoires Poétiques*, travailla par la suite et poétisa – le « pays », la bretonnité, le passé, la langue, la celtitude – sont encore au diapason des attentes de notre époque moderne ? Il y avait là – il y a là – un ferment prestigieux de « nationalité », pour ne pas utiliser ce terme « d'identité » fort à la mode aujourd'hui, mais trop équivoque. Il reste toutefois que Brizeux avait ouvert une belle voie bretonne. Ne serait-ce pas encore aujourd'hui son mérite ?

---

40. Auguste LACAUSSADE, « Auguste Brizeux – Sa vie, sa correspondance, ses poèmes », *Revue Contemporaine*, 15 octobre 1858, p. 530 sq.